

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr... et j'y lis sans lunettes ! Vous vous dites : « J'avais un oncle millionnaire et, sans une fille naturelle incondue du monde entier, les millions du défunt me revenaient tout droit... Il s'est trouvé un imbécile, qui pour quelques billets de mille francs m'a débarrassé de l'héritière gênante... Aujourd'hui je suis sûr de palper la fortune, car je serai assez malin, grâce aux indications de Valta, pour contraindre le notaire de Nogent-sur-Seine à s'exécuter... La fille du comte de Terrys pouvait, à un moment donné, produire une réclamation gênante... Ce bon Valta m'a fourni le moyen de me débarrasser d'elle et de ma dette... Il ne me reste donc qu'à attendre paisiblement que les millions tombent dans ma caisse... Une enfant de mon oncle avait-elle des droits à son héritage ? Je l'ignore... Un crime a-t-il été commis ? Je n'en sais rien... Si une vieille femme a disparu... est-ce ma faute ? Un homme s'est-il rendu coupable de deux assassinats ? C'est possible, mais je ne connaissais même pas cet homme !... il n'existait contre moi qu'un indice et cet indice est perdu ; donc je suis libre et n'ai rien à craindre ! » Est-ce cela que vous pensez, monsieur Lantier ?

— C'est cela... répondit cyniquement l'entrepreneur.

— Eh bien, mon cher monsieur, votre calcul est faux... Vous êtes rivé aux crimes commis pour vous, payés par vous. Une preuve manque... Il y en a d'autres...

— Lesquelles ?

— J'habite votre maison du passage Tocanier... c'est déjà une présomption de complicité, cela.

— Allons donc ! fit Pascal en riant et en haussant les épaules. J'ai loué au nommé Valta un pavillon qui m'était inutile... Mes livres feraient foi au besoin que ce Valta m'a soldé d'avance, comme c'est l'usage, six mois de loyer... Les écritures sont régulièrement passées...

Léopold regarda son interlocuteur avec stupeur.

— Très malin ! fit-il. Mais le cheval et la voiture mis à ma disposition ?...

— Inscrits également sur mes livres comme vendus et payés comptant... Il eût été maladroit de ne pas le faire...

— Ah ! brigand, tu as tout prévu ! cria l'évadé avec rage.

— Tout ! dit Lantier très calme. J'ajouterai que, s'il fallait établir un alibi, rien ne serait plus facile... Pendant que vous supprimez la jeune Renée d'abord, la vieille Ursule ensuite, j'avais soin de ne pas sortir de chez moi et d'y faire constater ma présence par diverses personnes. Une enquête l'établirait péremptoirement... J'expliquerais en outre sans la moindre peine mon temps d'arrêt à Maison-Rouge en revenant de Romilly... Donc, monsieur Valta, il ne me reste qu'à vous répéter la phrase qui vous horripilait tout à l'heure : « Faites valoir vos droits ! » — Ceci est mon dernier mot... J'ai pour le moment à expédier quelques affaires urgentes, et je vous demande pardon de ne pouvoir prolonger un entretien désormais sans but...

Pascal fit une ébauche de salut et se dirigea vers la porte, comme pour en indiquer le chemin à son visiteur. Celui-ci, toujours assis, se croisa les jambes en souriant.

— Décidément, monsieur Lantier, fit-il, vous avez beau être un coquin « di primo cartello », vous n'êtes pas fort !

— En voilà assez ! commanda Pascal.

— Oui, certes, en voilà assez, en voilà même trop de vous entendre déraisonner comme vous le faites ! Il y a des millions en perspective et je veux que vous les ayez, parce que je veux en avoir ma part... Vous abandonnez la partie, soit !... Moi je la

continue. Ah vous ne me connaissez pas... C'est juste !... Mais pardon !... J'aurais dû, lorsque je suis venu vous trouver pour la première fois, vous décliner mes noms et qualités... J'ai négligé de le faire... C'est un tort, mais un tort réparable...

— Eh que m'importe ?...

— Plus que vous ne pensez... Attendez un instant... l'intérêt viendra vite... Je vous ai dit que je m'appelais Valta... vous l'avez cru...

— Sans doute.

— Le nom est joli, mais comme vous ne m'avez demandé ni mon acte de naissance, ni mon certificat d'identité, ni ma carte d'électeur, ni même un extrait de mon casier judiciaire, il se pourrait que je me sois présenté à vous sous un pseudonyme.

— Quo me fait cela ? s'écria Pascal avec un geste d'ennui.

— Rien en ce moment... beaucoup tout à l'heure... Je vais vous raconter une histoire...

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous, s'il vous plaît, et écoutez-moi... Je serai bref...

« Je commence... Il a vingt ans, j'habitais Troyes... J'y faisais pas mal de sottises, je dois en convenir... l'une d'elles m'a conduit devant le jury, et j'encaissai une condamnation un peu rude... la réclusion à perpétuité... »

L'entrepreneur, cette fois, ne fit aucun mouvement d'impatience.

Les paroles qu'il venait d'entendre s'étaient emparées de toute son attention. Il attachait sur le faux Valta un regard fixe et curieux. Léopold poursuivit :

— Je fus expédié à Clairvaux, où pendant une vingtaine d'années je végétais entre quatre murs, en me disant que la vie était finie pour moi... « Vous voyez combien on a tort de répandre de l'avenir puisque me voici libre, moi qui désespérais et puisque je serai bientôt riche.

« Une déposition à faire me fit transférer de Clairvaux à la prison de Troyes » Là j'appris que le député de l'arrondissement de Romilly, revenu des Indes avec une grosse fortune, allait mourir d'un moment à l'autre et qu'il possédait deux neveux : l'un entouré d'une certaine estime, quoique assez mal dans ses affaires ; l'autre détenu pour le reste de ses jours, ce qui mettrait toute la fortune de l'oncle dans les mains du premier, le second se trouvant inhabile à hériter...

« Je me dis que ça n'était pas juste, les deux neveux étant aussi coquins l'un que l'autre, et le premier méritant d'être sous les verrous tout aussi bien que le second.

L'ex-récluse s'arrêta. Pascal murmura d'une voix tremblante :

— Après ?

— Tiens ! il paraît que l'intérêt est venu ! Ça prouve que vous commencez à comprendre !

« Jo m'évadai... » J'avais résolu d'aller trouver Robert Valerland et d'implorer de sa pitié la somme nécessaire pour passer en Amérique et y tenter la fortune.

« Au château de Viry-sur-Seine j'appris que le député haïssait les deux Lantier, et qu'il déshéritait son neveu l'entrepreneur au profit d'une fille naturelle dont tout le monde ignorait l'existence... » Je me dis : — L'héritier légitime perdrait tout ! Allons donc ! Il me faut de l'argent, et si je donne à Pascal Lantier les millions de Robert, ce sera bien le diable si Pascal Lantier n'en offre pas un ou deux à son cher cousin Léopold...

— Toi ! ! c'est toi ! ! Tu es Léopold Lantier ! s'écria l'entrepreneur avec une indicible surprise.